

Béatrice Casadesus, un point c'est tout

De Béatrice Casadesus — oui, la sœur de J.-C. C. — il faut d'abord souligner à quel point elle a de la suite dans les idées.

Elle expose depuis 1972. Et en 1977, après cinq ans de travail intensif, elle baptisait déjà sa première rétrospective « Faire le point ». Depuis lors, sa fascination n'a pas fléchi. Sur papier, sur toile ou sur béton, avec le crayon, le pinceau ou la machine à découper, le même signe se multiplie, pointé vers l'infini du temps et de l'espace...

Ne faites pas cette moue interloquée. Ouvrez plutôt vos dictionnaires de symboles. Vous y verrez que le point est « l'état limite de l'abstraction du volume », « le principe de l'émanation » et « le terme du retour », « la puissance créatrice » et « la fin de toute chose »... Points de départ et points de non retour, points d'ancrage et points de fuite, points astronomiques et points d'exclamation : un point, c'est tout !

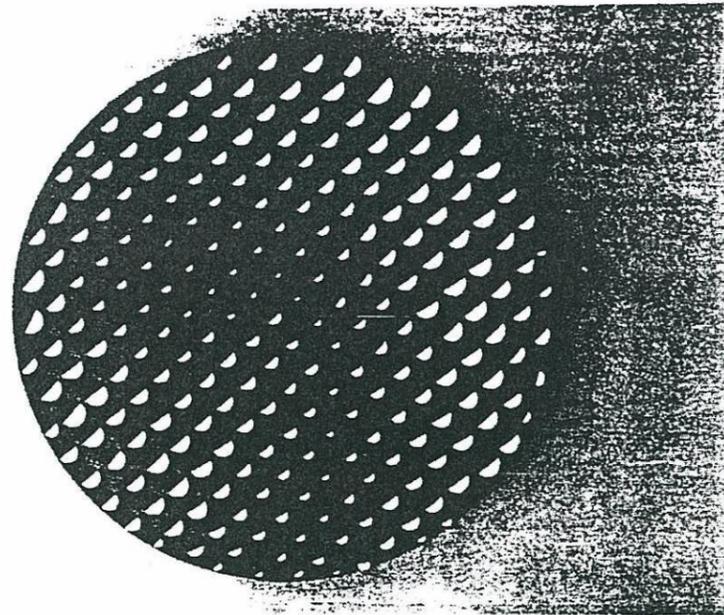
Ce signe hautement symbolique — on pourrait continuer longtemps — Béatrice Casadesus le sème donc à tous vents depuis des années. Cela lui a permis de réinterroger l'espace : vu de près, une poignée de confetti rouges sur une façade ; vu de loin, le bas du visage souriant d'une star... Bien des édifices publics (« La rose des vents » à Villeneuve-d'Ascq) ont été transformés par cette expansion pointilliste.

Mais en marge de ces assauts spectaculaires et de ces murs qui jouent sur la présence et l'absence de l'image de référence, Béatrice Casadesus élabore une œuvre plus intime et plus confidentielle où le point, loin d'être un aboutissement décoratif, est plutôt un élément interrogateur, un facteur de mouvement et d'évolution.

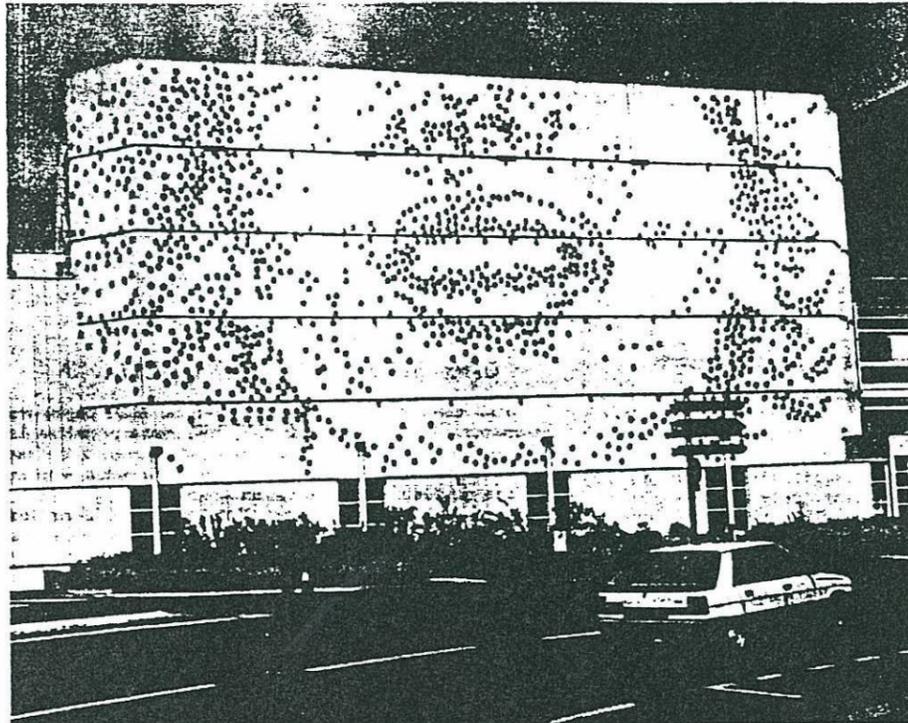
A voir les œuvres présentées à Lille, on devine immédiatement que Béatrice Casadesus poursuit une méditation dont les préoccupations fondamentales ne varient pas (l'ombre et la lumière, le vide et le plein...) mais qui s'exerce sur des supports et des formats divers. Un peu comme si une écriture personnelle se cherchait des réalisations diverses et s'amusait à se voir prendre ainsi formes... Dans cet inlassable travail d'inscription, on notera la qualité esthétique des « blancs volants » qui jouent avec la toile écrue et le châssis, pour composer des géométries impeccables et sophistiquées. Mais on appréciera peut-être davantage les séries d'empreintes sur papier livant au regard un monde naissant qui vibre encore de ses espoirs et de ses incertitudes, et dont le caractère spirituel est plus évident, c'est comme un retour aux sources, avant que le point ne fasse le point, quand la main interroge encore l'esprit... Points de suspension !

Bruno VOUTERS.

© Galerie Sonia K. 71, rue de la Monnaie.



Un « tondo » (toile de lin écreu et peinture blanche).



Le sourire de « La rose des vents ».

(Ph. « La Voix du Nord »).

extraits de art press

Béatrice Casadesus

Musée d'Art Contemporain - Dunkerque

mars 1991

par

Anne Dagbert

Béatrice Casadesus a entrepris depuis plusieurs années un travail méditatif et très intérieurisé sur l'apparition de l'ombre et de la lumière, liée à celle du vide et du plein. Attirée par la culture chinoise et japonaise, elle en a retenu le principe pictural du traitement du « plein », c'est-à-dire des formes et des figures, par le savant dosage du vide qui nécessairement l'entoure. Mais, également fascinée par le pointillisme de Seurat, elle a ignoré la pratique du trait et du pinceau de la peinture chinoise et elle a associé l'expression de la figure ou des formes à la création d'une technique pointilliste originale. Son oeuvre réussit ainsi une symbiose rare entre l'intériorité, l'économie de moyens, la spiritualité de l'art traditionnel oriental et les innovations formelles occidentales tendant à l'abstraction.

Ceci est notamment visible dans cette exposition où elle a rassemblé des oeuvres de 1983 à 1990. Des « Tramaturgies » (1982-1984) jusqu'aux « Empreintes » (1990), qui constituent la partie principale de l'exposition et lui ont donné son titre, nous assistons à la disparition de la figuration - déjà évanescence grâce à l'effet de trame constitué par la juxtaposition de points sombres et clairs découpés dans le papier - pour aboutir à une sorte de cosmogonie somptueuse. La référence à des tableaux de la Renaissance comme Mona Lisa, dans les « Tramaturgies » et les « Tramographies » (1985/1986), fait place à une recherche de volumes épurés dans la série des « Blancs volants », (1989-1990). Les points, « blancs volants comme une fumée » écrit Shih-t'ao, tracent un envol spiralé dans un diptyque : incisés par une fine lame dans la toile écrue du panneau gauche, ils inscrivent la métaphore du vide ; formés par un collage de pastilles blanches dans le panneau droit, ils manifestent la plénitude d'un mouvement.

La disposition dispersée de plusieurs tondo sur une cimaise - dans lesquels les points sont révélés par l'incision de la toile de lin repliée, et laissent alors deviner le châssis peint en terre d'ombre, ou bien sont mis en relief par la peinture blanche - accentue ce ravissement subtil de l'ombre et de la lumière, désiré avec assiduité par l'artiste.

Dans cette composition pour ainsi dire cosmique, les points apparaissent dans un vide interstellaire et annoncent le fourmillement de ceux des « Empreintes » sur papier où ils déclinent mille et une variations dues à la diversité des techniques.

Le goût de Béatrice Casadesus pour la noblesse du matériau et pour la somptuosité du papier japon donne libre cours, dans ces « Empreintes », à une sensualité de la matière que la sobriété des oeuvres précédentes (et la disparition de la figure) avait occultée ; la couleur fait son apparition dans ces cercles légèrement cernés de rouge et entremêlant leurs points blancs, noirs ou cuivrés sur des fonds travaillés en rose ocré.

Le raffinement de l'art de Béatrice Casadesus, sa méticulosité, a ceci de particulier qu'il peut s'exercer aussi bien dans des oeuvres intimistes et de décoration intérieure comme des paravents ou des « Kakemonos » (1987-1988), carnets verticaux très colorés, que dans des réalisations monumentales. Les maquettes de quelques-uns de ses travaux exécutés en collaboration avec des architectes exposées ici, retracent également son itinéraire, depuis les grandes figures de Mona Lisa inscrites en pointillé sur la céramique des façades du lycée de Trith-St-Léger (architecte André Gaillard, 1984-1986). La dernière en date de ces participations, exemples d'une intégration réussie de l'art dans l'architecture, est la mise en place de pastillages métalliques sur les murs des salles de réception d'un hôtel à Paris-La Villette (architecte Gérard Thurnauer).